



San Pedro

LA PRISON DES OUBLIÉS

Pierre Bizouarn

San Pedro

La prison des oubliés

© Pierre Bizouarn, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7923-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« El que no cae, resbala ! »

*« Celui qui ne tombe pas,
dérape un jour ou l'autre... »*

*Un grand remerciement à tous ceux qui ont participé à l'élaboration
de cet ouvrage, sans eux, il n'aurait jamais vu le jour...*

À San Pedro, on sait quand on rentre mais jamais quand on sort !

Le plus dur ne réside pas en se relever mais en ne plus récidiver...

En 1987, Pierre Bizouarn, 24 ans à l'époque, s'est retrouvé derrière les murailles de la prison San Pedro de La Paz, en Bolivie, pour avoir voulu aider une mère à retrouver son enfant, enlevé par son père. Condamné à un enfermement de six années, il raconte la vie d'une prison autogérée où les matons ne pénètrent pas et où l'argent est roi.

Aujourd'hui, il explique la violence, la trahison, l'addiction à la cocaïne, la promiscuité, le harcèlement, la déprime, l'incertitude du lendemain. Il dit aussi comment il n'a pas sombré grâce au sport, aux études, à la méditation et à l'amour d'une femme.

Pierre Bizouarn montre ici que chacun d'entre nous est capable de mobiliser des ressources enfouies au plus profond de lui, pour faire face à des épreuves aussi insurmontables qu'elles puissent paraître.

San Pedro: un authentique message de combat et d'espoir dans l'univers impitoyable d'une des prisons les plus dangereuses du monde.

1

Les mains en l'air

Jeudi 3 septembre 1987. Je m'en souviens comme si c'était hier. Tout est très clair dans ma mémoire, même la marque de la voiture dans laquelle je me trouvais : une vieille Toyota bleue.

Je suis assis à l'arrière. À mon côté droit, Isabelle serre son fils Timothée contre elle. Elle ne peut pas cacher sa nervosité. Moi-même, je n'en mène pas large. Je n'arrête pas de répéter à Marc-André, mon coéquipier : « Avance, putain, avance ! ! » Il ne répond pas. Il se contente de me lancer des regards de plus en plus noirs dans le rétro. Lui aussi semble inquiet. Une pensée commune nous réunit : « Qu'est ce qu'on est venu foutre dans cette galère ? ». J'ai beau tenté d'afficher une attitude décontractée, je bous intérieurement.

La Paz, 16h23. Ça commence à bouchonner dur. L'embouteillage de fin d'après-midi se resserre d'un cran à chaque seconde. Dans cette rue qu'on n'aurait pas dû prendre, les mâchoires du piège sont en train de se refermer sur notre expédition mal ficelée. Je comprends que c'est fini quand Marc-André s'exclame :

— Je crois qu'on est dans la merde !

Surgis de nulle part, des carabiniers entourent notre véhicule en nous tenant en joue comme si nous étions des ennemis publics dont la tête est mise à prix. Isabelle se met à pleurer et à trembler. Marc-André sort le premier, les mains sur la tête. On dirait qu'il joue dans un film de gangsters.

C'était pourtant une mission sans encombre. Elle m'avait bien plu, au début. Mais là, maintenant, en pleine Bolivie, à l'arrière de cette vieille japonaise poussive, je me dis que ce n'était finalement pas une si bonne idée.

Je suis maintenant dehors, moi-aussi. J'ai l'impression de flotter au-dessus de mon corps. Je ne sais même plus si je rêve ou si c'est bien moi cet homme debout sur le trottoir, les mains en l'air. Les policiers nous tiennent toujours en joue quand soudain, des cris retentissent et un homme, le visage ensanglanté, se rue sur moi. Aussitôt un carabinier le maîtrise. L'homme continue de vociférer ce

que je suppose être des insultes, mon espagnol est encore, à ce moment là, plutôt basique. Il souffle comme un buffle, les yeux exorbités, postillonnant et prenant à témoin la foule qui commence à s'agglutiner autour de nous. Il faut de longues minutes qui me paraissent interminables pour que l'homme se calme enfin. Les policiers nous font signe de les suivre. Les badauds s'écartent sur notre passage, nous jetant des regards désapprobateurs, parfois sifflant un nom d'oiseau entre leurs dents. Je crois que je ne me suis jamais senti aussi mal de ma vie. J'ai 24 ans, je suis à La Paz, Bolivie et en suivant ces policiers qui nous escortent, mes compagnons et moi, jusqu'au commissariat, je ne sais pas encore que je fais les premiers pas d'un très long chemin.

Au bureau de police, en plein centre de La Paz, Isabelle sort tous ses arguments et plaide en notre faveur. Elle explique à plusieurs reprises, dans son très bon espagnol, le motif de ce voyage depuis l'Europe. Elle souhaite pouvoir récupérer son fils, qui vivait avec elle en France, jusqu'à ce que le père dont elle est séparée, vienne le chercher et l'emmène avec lui en Bolivie. À chaque phrase, elle est interrompue par le type blessé au visage, son ancien compagnon, qui hurle. Je ne comprends qu'un seul mot dans sa diatribe : « diablos », qualificatif qu'il ponctue d'un geste nous désignant.

Celui qui semble être le commissaire écoute tout le monde avec un grand calme. On dirait qu'il a l'habitude de cette cacophonie. Ce qui me met mal à l'aise, ce n'est pas l'attroupement qui s'est formé autour de nous. Non, ce qui m'inquiète réellement, c'est le grand calme du commissaire et son regard inquisiteur qui me transperce comme s'il voulait lire en moi. A-t-il affaire à un gang de dangereux kidnappeurs internationaux ou à des braves gars qui veulent simplement aider une mère en détresse ? Ce n'est pas Marc-André qui le renseignera. Il a le regard vide et semble s'être absenté de son corps. Pour ma part, j'essaie de rester le plus stoïque possible et de rendre au commissaire un regard le plus neutre qui soit. Mais je sais que je ne pourrai pas jouer longtemps la comédie. La pression est trop forte

Un autre officier de police, beaucoup moins maître de ses nerfs, lui, agite frénétiquement une liasse de papiers sous le nez du commissaire. Il me communique son énervement. J'ai beau essayer d'analyser la situation, tout se brouille dans ma tête. Je tente en vain de me défaire de l'idée que nous venons de tomber au fond d'une trappe. Je me mets à trembler de tous mes membres quand un garde nous fait signe, à Marc-André et moi, de le suivre. Mes jambes

pèsent une tonne quand je descends les marches de béton d'un escalier qui mène au sous-sol du commissariat. L'air est humide et sent le moisi. Les murs sont tachés de salpêtre. Une unique ampoule, crasseuse, sert d'éclairage à ce couloir qui débouche sur une porte à barreaux. La grille grince quand le policier l'ouvre et nous fait signe d'entrer. Un autre chuintement et elle se referme derrière nous. On se croirait toujours dans un mauvais film. Cette fois, je n'en suis pas le spectateur mais l'acteur hébété. Je n'arrive même pas à articuler un mot. Marc, non plus : il reste passif et muet. Je suis... comment exprimer ce sentiment ? En espagnol, on dirait « asombrado », mais ça, je ne le sais pas encore.

Un rideau pouilleux, au milieu de la pièce, semble cacher ce qui ressemble à des latrines. Les murs de notre geôle sont entièrement recouverts de graffitis. Une lucarne, haute dans le mur, laisse entrer un peu de lumière. La flamme vacillante d'une bougie complète l'éclairage de cette pièce, où s'entassent à même le sol, une trentaine d'hommes plus patibulaires les uns que les autres. Ça sent la sueur, la crasse, l'urine. Je suis pris d'un haut le cœur, je vais vomir. Je cherche Marc et j'attrape sa manche de chemise mais je ne ressens aucun réconfort au contact de sa main glacée malgré la moiteur de la pièce.

Un homme se lève et s'approche de nous, il tient un écriteau à la main : « con motivo 10 dolares, sin motivo, 20 dolares », tracé en lettres malhabiles. J'essaie de comprendre.... Arrêté pour un motif particulier, on paie 10 dollars, sans motif, 20... Une sorte de racket en quelque sorte, qui force à plaider coupable, sinon on paie plein pot... J'ai vraiment l'air de ne rien comprendre parce que le type à l'écriteau finit par se rasseoir, sans demander autre chose.

Où suis-je tombé ? Je cherche du regard un endroit où m'asseoir, moi aussi, mais tout est tellement crasseux. Et puis tous ces types, luisants de sueur, qui nous dévisagent... Je décide de rester debout. De toutes manières, on ne va pas nous laisser là, éternellement. Quelqu'un va bien finir par venir nous sortir d'ici, quelqu'un de l'ambassade de France.

Soudain, un homme que j'imagine être un policier en civil apparaît aux barreaux de la porte et nous couvre d'insultes. Les détenus se mettent à nous regarder bizarrement et nous font signe de nous installer au milieu de la pièce. Je ne suis plus très sûr, finalement, de sortir d'ici rapidement. J'essaie de me souvenir de films dont l'action se déroule en prison. Je repense à *Midnight express*... Non, ça se passait en Turquie ! On n'est pas en Turquie ici, on est en Bolivie, c'est complètement différent, on n'a pas été arrêtés en possession de

drogue... pourquoi a-t-on été arrêtés, au fait ?

Des pas dans le couloir et le timbre d'une voix féminine m'arrache à mes pensées moroses. Je bondis vers la grille : c'est Isabelle ! Elle est escortée par deux policiers. L'échange est très bref : non, elle n'a pas été inculpée, les choses vont s'arranger pour nous aussi. Ce n'est qu'une question de temps, une garde à vue provisoire pour éclaircir cette affaire trop complexe. Il ne faut pas s'inquiéter... Elle nous tend des couvertures et un peu d'argent. Elle reviendra demain.

Je reprends confiance, *Midnight express* s'efface de mon esprit. Avant qu'elle ne parte, je lui lance une mise en garde qui se révélera prémonitoire :

— Maintenant qu'on te l'a rendu, ne lâche surtout pas ton fils !

Je lui tends la main à travers les barreaux mais le policier qui monte la garde suspend mon geste et, d'un air agressif, me fait comprendre qu'aucun contact physique n'est autorisé. Je regarde Isabelle droit dans les yeux, et voulant paraître le plus serein possible, je lui lance :

— À demain...

La soirée s'étire en longueur. Je n'ai toujours pas réussi à faire parler Marc. Il est prostré, assis contre un mur et n'a même pas daigné se lever, lors de la visite surprise d'Isabelle. Je renonce à m'intéresser de lui. Je m'assieds, moi aussi, par terre, le plus loin possible des latrines qui exhalent une odeur d'ammoniaque quasi insupportable.

Je n'ai rien mangé et je commence à avoir la tête qui tourne. Autour de moi, certains prisonniers dégustent une nourriture sortie d'on ne sait où. Quelques-uns mâchonnent, ce qui ressemble à de petites feuilles vertes. D'autres s'endorment déjà alors que la petite lucarne filtre les dernières lueurs du jour. Je regarde Marc-André, avachi en face de moi. Il dort, la tête roulée sur l'épaule. Mon assurance de tout à l'heure commence à décliner à la vitesse de l'obscurité qui gagne la cellule.

« Qu'est-ce que je suis venu foutre dans cette galère ? »

Mon ventre vide gargouille, la colère et la peur se mêlent dans mon esprit. Tous ces hommes autour de nous, enfermés pour je ne sais quels motifs, que vont-ils faire, quand moi aussi, j'aurai fermé les yeux, gagné par le sommeil ?